

Figaro Gets a Divorce d'Elena Langer s'ajoute au *Barbier de Séville* de Rossini et aux *Noces de Figaro* de Mozart pour compléter «La Trilogie de Figaro» sur laquelle s'ouvre la saison du Grand Théâtre

# A Genève, un Figaro en trois temps

CHRISTOPHE IMPERIALI

**Opéra** ▶ Il y a neuf ans, c'était avec une «trilogie du diable» que Jean-Marie Blanchard entamait sa dernière saison à la tête du Grand Théâtre de Genève. Aujourd'hui, l'avant-dernière saison de son successeur s'ouvre sur une «Trilogie de Figaro», dont Tobias Richter s'offre en outre le plaisir de mettre en scène la pièce centrale, *Les Noces de Figaro*.

Avant les *Noces*, c'est évidemment *Le Barbier de Séville* de Rossini. Et après? On oublie parfois que chez Beaumarchais, Figaro était déjà au cœur d'une trilogie qui se concluait par *La Mère coupable*. C'est sur un mélange de cette pièce et de *Figaro divorce* d'Ödön von Horváth (1937) que David Pountney s'est appuyé pour élaborer un livret mis en musique par Elena Langer. Il a par ailleurs signé la mise en scène de ce *Figaro Gets a Divorce*, créé en 2016 au Welsh National Opera, dont il est le directeur, et où a été montée pour la première fois (en anglais) la trilogie coproduite par le Grand Théâtre.

## Unité de décor

Chaque volet de cette trilogie a été confié à un metteur en scène différent, ce qui soulève la question de l'unité de cet ensemble... De fait, si l'on excepte la coiffure de Figaro, le principal fil rouge entre les trois parties réside dans l'unité de décor: deux grands panneaux mobiles, conçus par le très expérimenté Ralph Koltaï (93 ans!). Les costumes aussi sont tous de la même main, mais, à défaut de renvoyer à la même époque ou de marquer le passage du temps, ils semblent tout à fait indépendants les uns des autres, tout comme l'ensemble des partis pris de mise en



*Figaro Gets a Divorce* s'inspire de *La Mère coupable* de Beaumarchais et de *Figaro divorce* d'Ödön von Horváth. GTG/MAGALI DOUGADOS

scène. En somme, on peut avoir plaisir à retrouver les mêmes personnages trois soirs de suite, mais on ne manquera rien d'essentiel en isolant l'un ou l'autre des éléments.

S'il fallait en isoler un, *Le Barbier* serait assurément le maillon faible. En dépit du charisme de Bruno Taddia en Figaro, de la belle (mais trop faible) voix de

Bogdan Mihai en Almaviva et des indéniables qualités de Bruno de Simone en Bartolo, la distribution demeure inégale et la mise en scène de Sam Brown s'apparente plus à une succession de gags qu'à une vraie incarnation scénique de l'œuvre. Quant à la direction de Jonathan Nott, elle manque de nerf et ne parvient pas à conjurer d'omni-

présents décalages entre l'orchestre et les chanteurs.

Des décalages, il y en avait beaucoup trop aussi dans *Les Noces* du lendemain, où prédominait l'impression d'un manque de connexion entre la scène et la fosse, la direction de Marko Letonja paraissant bien souvent entraver les chanteurs plutôt que de les porter. Heureu-

sement, l'excellente qualité de la distribution s'empressait de faire oublier ce problème.

Au premier plan, le formidable Comte d'Ildebrando D'Arcangelo, mâle dominant dans tout l'éclat de sa mufferie. Peut-être écrase-t-il un peu le Figaro de Guido Locònsolo, doté d'une belle voix profonde, mais manquant de souplesse vocale et

scénique. De la souplesse, Regula Mühlmann en gagne au fil du spectacle, donnant de plus en plus de vie à la Susanna mutine qu'elle campe avec grâce.

A ses côtés, Nicole Cabell est une Comtesse de grande classe, Monica Bacelli une Marcellina pétulante, et Avery Amereau un Chérubin de tout premier ordre. Délaissant son bureau directorial pour la salle de répétition, Tobias Richter offre du chef-d'œuvre de Mozart une vision d'un sobre classicisme, pleine de subtilité à défaut d'être pleine de surprises.

## *Figaro Gets a Divorce*

Quant à la production de *Figaro Gets a Divorce*, elle est d'une belle qualité d'ensemble: la distribution mérite un éloge unanime, tout comme la Sinfonietta de Bâle, pleine de couleur et d'entrain sous la baguette de Justin Brown. Toutes les conditions sont donc réunies pour faire goûter à la musique d'Elena Langer: très variée dans ses références aussi bien que dans ses textures, elle s'inscrit dans une esthétique post-moderne se souciant moins de pureté stylistique que de capacité à parler à son public. Et de fait, sa séduction opère sans difficulté sur les spectateurs, même (ou surtout?) sur ceux que la musique «contemporaine» a tendance à rebuter.

Quant au livret, il est un peu tarabiscoté, mais stimulant: sombre par sa trame, mais ludique par ce jeu de continuation d'une histoire connue. Imaginez Chérubin qui, après avoir donné un fils à la Comtesse, se recycle comme patron d'un cabaret interlope...!

Prochaines représentations de la trilogie du 20 au 22 et du 24 au 27 septembre, 19h30 (di 24, 15h), Opéra des Nations, Genève, rés. 022 322 50 58, [www.geneveopera.ch](http://www.geneveopera.ch)